

Joan Robinson, grande figure de la gauche keynésienne

Joan Robinson est une figure majeure de l'école de Cambridge et du post-keynésianisme. C'est une des rares femmes économistes, avec Rosa Luxemburg, à émerger face à la horde des hommes économistes. Elle contribue au lancement et au développement de la théorie postkeynésienne de l'accumulation du capital.

Joan Robinson rompt avec la théorie néoclassique et réaffirme la position de Keynes. Elle a incarné l'« École de Cambridge » sous la plupart de ses formes au ^{xx} siècle. Elle a commencé comme marshallienne, est devenue l'une des premières et des plus ardentes keynésiennes après 1936, et a fini comme chef de file des écoles néo-ricardiennes et post-keynésiennes. Membre du « Cambridge Circus », groupe de jeunes économistes progressistes réunis autour de John Maynard Keynes pour l'aider à élaborer ce qui allait devenir la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, elle donne son avis sur l'élaboration de la grande œuvre de Keynes.

Biographie

Née le 31 octobre 1903, à Camberley à une vingtaine de kilomètres de Londres, elle était fille et petite-fille de généraux. Son père Frederick Maurice fut directeur des opérations militaires à la fin de la Première guerre mondiale. Son arrière-grand-père, le révérend F.D. Maurice, était une figure du mouvement socialiste-chrétien. Sa mère, Margaret Helen Marsh, était issue d'une famille bourgeoise aisée traditionnellement contestataire. Le grand-père maternel de Joan

Robinson était Howard Marsh, chirurgien londonien et universitaire de Cambridge. Joan est la troisième de cinq enfants, frères et sœurs.

Elle a étudié l'économie à Cambridge de 1922 à 1925 au Girton College où on n'enseignait que la théorie néoclassique d'Alfred Marshall. Elle a terminé ses études en 1925, mais en raison du refus de l'Université de Cambridge d'accorder des diplômes aux femmes jusqu'en 1948, elle n'a pas officiellement obtenu son diplôme. Joan Maurice a épousé en 1926 son collègue économiste Austin Robinson, ils ont eu deux filles, Ann et Barbara. Elle est alors connue sous le nom de Joan Robinson. Peu de temps après leur mariage, le couple s'installe en Inde. Ce séjour est une expérience formatrice, qui façonne l'intérêt de la jeune économiste pour la recherche sur ce pays et sur les économies en développement. En 1929, le couple retourne à Cambridge et Joan Robinson commence à enseigner au début des années 1930 en tant que maître-assistant junior.

Enseignement et recherche

Joan Robinson s'est heurtée à l'économiste Marjorie Holland, directrice des études de Girton. Robinson voulait en-



seigner les dernières théories économiques alors que Holland pensait qu'elles n'étaient pas encore prouvées. En 1937, Robinson devient maître de conférences en économie à l'Université de Cambridge. Elle

rejoint la British Academy en 1958, elle est élue membre du Newnham College en 1962. En 1965, elle occupe le poste de professeur titulaire du Girton College. En 1979, quatre ans seulement avant sa mort, elle





devient la première femme membre honoraire du King's College. En tant que membre de « l'École de Cambridge » d'économie, Robinson contribue à la diffusion de la *Théorie générale* de Keynes, travaillant elle-même sur ses implications sur l'emploi en 1936 et 1937, tentant d'expliquer le sous-emploi dans la Grande Dépression.

Fondement théorique.

Au retour de Joan Robinson à Cambridge en 1929, la bible marshallienne commençait à être remise en cause. Ainsi, Piero Sraffa dans son article de 1926: « The laws of return under competitive conditions », *Economic Journal*, vol XXXV, p. 535-550, montre l'incompatibilité entre le postulat de la concurrence pure et parfaite et l'existence de rendements d'échelle croissants. Il rejette le cadre d'analyse marshallien et défend les théories classicomarxistes. Joan Robinson écrit *L'Économie de la concurrence imparfaite* (1933), pensant alors que l'introduction de la concurrence imparfaite permettrait de résoudre le dilemme de Marshall dans l'analyse néoclassique. Elle cherchait alors à réparer la critique de Sraffa, elle fut applaudie par la doxa marshallienne.

Mais pendant les années 1930, ce sont d'autres préoccupations qui montent et les débats se centrent sur la rédaction de la *Théorie Générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* de Keynes. Avec le Cambridge Circus, Joan Robinson contribue à conseiller Keynes. Elle devient une active propagandiste de sa pensée tout en essayant de gommer ses éléments conservateurs. Elle cherche aussi à réévaluer l'apport de l'économiste marxiste polonais Michal Kalecki. Elle-même écrit *Introduction à la théorie de l'emploi* (1937), dans la lignée de Keynes. Elle pose la question: une croissance stable et de plein-emploi est-elle possible? À la question posée initialement par Harrod, les théoriciens néoclassiques répondirent que cela était possible à condition que les ajustements

en termes de prix et de rémunérations des facteurs soient mis en œuvre. Mais c'était un retour à l'orthodoxie prékeynésienne où les variations à la baisse du taux de salaire réel garantissent le plein-emploi, elle la combat énergiquement.

Plus tard elle joue un rôle important dans la controverse des deux Cambridge à propos des théories de la croissance, débat particulièrement virulent qui oppose son courant, représenté aussi par Kaldor, Garegnani et Pasinetti, professeurs à l'université de Cambridge en Angleterre, aux partisans du « keynésianisme de la synthèse » représenté par Hicks, Solow ou Samuelson, professeurs à l'université de Cambridge aux États-Unis. Elle qualifie les théories de la synthèse de « keynésianisme dégénéré » et traite les hypothèses du modèle de Solow de peu réalistes. Robinson considère que la séparation-substitution, dans la *théorie néoclassique*, entre les deux facteurs de production *capital et travail*, ne correspond pas au fonctionnement réel de l'économie. Dans la réalité, les deux facteurs fonctionnent l'un avec l'autre et non séparément, et on ne peut pas, par conséquent, dire que le capital réalise la totalité de la production nationale. À partir de là, les néocambridgiens soutiennent que les productivités *marginales* des facteurs (capital et travail) sont incapables d'expliquer les salaires par tête, les *taux de profit*, leurs parts respectives dans le PIB national qui reviennent aux propriétaires du capital ou aux salariés.

Robinson et Kaldor font remarquer que les *modèles de croissance* de la théorie standard sont irréalistes pour différentes raisons: le fonctionnement des économies modernes dont les taux de croissance sont différents, l'avenir incertain et les biens de production non homogènes. Les deux néocambridgiens sont en désaccord total avec les théoriciens néoclassiques, notamment Samuelson et Solow, sur le lien de cause à effet entre l'épargne ou le profit et la croissance. Pour Robinson et Kaldor, si la part des proprié-

taires de capitaux dans un PIB élevé est également élevée, cela ne signifie, en aucun cas, que cette élévation de la croissance soit le résultat de l'épargne croissante, essentiellement des propriétaires de capitaux, qui ont une propension à épargner élevée, dans la théorie néoclassique. Le lien de cause à effet doit être inversé: les profits et l'épargne sont déterminés par la croissance et ne déterminent pas cette dernière. Ils sont élevés si la croissance augmente, et inversement, ils sont faibles si elle diminue.

Le bastion néoclassique défendu par Samuelson et Solow résiste mal aux attaques de Joan Robinson, Sraffa et Garegnani. Pendant les années 1960, Robinson s'intéresse à la mesure du capital, elle rejette la théorie néoclassique qui enseigne que le taux de profit est égal à la productivité marginale du capital. Elle critique la nécessité bizarre de mesurer le capital en termes de « gelée de groseille » ou de pâte à modeler. Le combat prit fin quand les néoclassiques abandonnèrent les modèles de croissance pour les modèles de déséquilibre. Joan Robinson se consacre alors aux problèmes du sous-développement, au mouvement féministe, à la lutte contre le racisme et au mouvement pacifiste contre la course aux armements. Elle défend la Chine Populaire.

Joan Robinson dans les années 1920

Son œuvre

En 1933, dans *The Economics of Imperfect Competition*, Joan Robinson invente le terme « monopsonie », et l'applique aux acheteurs de main-d'œuvre, où l'employeur a un pouvoir de fixation des salaires, d'exercer une exploitation et de payer les travailleurs moins que leur productivité marginale. Elle utilise le monopsonie pour décrire l'écart salarial entre les femmes et les hommes qui ont une productivité égale. En 1937, elle publie *Essays sur la théorie de l'emploi*. En 1942, son ouvrage *An Essay on Marxian Economics*, est consa-

cré à Marx en tant qu'économiste, ce qui contribue à relancer le débat sur cet héritage. Elle s'intéresse surtout à l'accumulation du capital et à la dynamique économique. En 1956, elle publie son œuvre maîtresse, *L'Accumulation du capital*, qui étend le keynésianisme au long terme. En 1962, elle publie *Essays in the Theory of Economic Growth*, qui traite des trajectoires de croissance dites de « l'âge d'or ». Puis, elle développe la théorie de la croissance de Cambridge avec Nicholas Kaldor.

Critique de l'orthodoxie néoclassique

Une part importante de son œuvre est consacrée à démontrer les impasses et les erreurs du courant *néo-classique* puis du « keynésianisme de la synthèse », accusé de travestir le message de Keynes en tentant une justification théorique du prétendu caractère auto-régulateur du marché. Sa critique des néo-classiques comprend trois points essentiels. 1) La concurrence n'est ni pure ni parfaite, en réalité, la détermination des prix s'effectue en grande partie par les entreprises elles-mêmes et non par un simple rapport entre l'offre et la demande. 2) Le chef d'entreprise ne choisit pas plus ou moins de capital ou de travail en fonction du prix de l'un et de l'autre. Il hérite d'un « stock d'équipements » issu du processus de production antérieur qui détermine la structure productive de l'entreprise au moment où l'entrepreneur effectue son choix. Le système productif n'évolue pas par les calculs dits rationnels d'agents économiques. 3) La répartition des revenus n'est pas déterminée par la productivité marginale de chaque facteur, ceux-ci dépendent davantage de conflits sociaux, brisant les conventions en vertu desquelles était accepté le schéma existant de distribution des revenus. Les revenus dépendent de la force des négociations que possède le groupe auquel ils appartiennent. Se qualifiant de « keynésienne de gauche », elle est très critique à l'égard du système capitaliste et des

idéologies prétendant le justifier à l'aide d'hypothèses simplificatrices non conformes à la réalité.

Une synthèse de Keynes et de Marx ?

Keynes avait toujours été très opposé à la théorie marxiste. Robinson prend ses distances avec Keynes en cherchant à démontrer les convergences entre les théories économiques de Karl Marx et de John Maynard Keynes. Ce dernier se rapproche de Marx à qui il attribue l'idée que la racine des crises se trouve dans les contradictions récurrentes entre capacité de production et capacité de consommation. Joan Robinson reste cependant relativement indépendante par rapport à la théorie marxiste, rejetant la théorie de la valeur et la tendance à la baisse du taux de profit, semblant d'ailleurs ne pas connaître le livre 3 du *Capital* de Marx, notamment le chapitre 14 sur « les causes qui contrecarrent la loi » et le chapitre 15 sur « le développement des contradictions internes à la loi », où Marx amorce la théorie de la suraccumulation et de la dévalorisation du capital.

En outre, dans *Economic Philosophy* (1962), Joan Robinson apporte d'importantes contributions à la méthodologie économique et à l'épistémologie de l'économie. Elle explore les fondements philosophiques de l'analyse économique, critique les approches méthodologiques traditionnelles et plaide en faveur d'une approche interdisciplinaire de l'économie. Elle préconise une approche plus pratique et historique qui prenne en compte l'environnement social et institutionnel dans lequel se produisent les phénomènes économiques. À la fin de sa vie, Joan Robinson est élue à l'American Philosophical Society. Elle concentre ses efforts sur les problèmes méthodologiques de l'économie, et tente de retrouver le message originel de la *Théorie Générale* de Keynes. Elle cherche à développer une alternative à la théorie néoclassique dominante. Au cours de sa dernière décennie, elle est devenue de plus en plus pessimiste quant aux pos-

sibilités de réforme de la théorie économique, comme elle l'a exprimé dans son essai *Spring Cleaning*.

Réalisations

Durant la Seconde Guerre mondiale, Robinson a travaillé dans plusieurs comités gouvernementaux. Elle a visité l'Union Soviétique et la Chine, elle s'intéresse aux pays en développement. Par la suite, elle a effectué plusieurs voyages en Chine, rapportant ses observations et analyses dans *China: An Economic Perspective* (1958), *The Cultural Revolution in China* (1969) et *Economic Management in China* (1975) dans lesquels elle a fait l'éloge de la Révolution culturelle. Joan Robinson était une visiteuse fréquente du Centre d'études sur le développement, à Thiruvananthapuram en Inde jusqu'en janvier 1982. Elle a fait don des droits d'auteur de deux de ses livres (*Selected Economic Writings*, Bombay, Oxford University Press, 1974, *Introduction to Modern Economics*, coécrit avec John Eatwell). Invitée en 1949 par Ragnar Frisch à devenir vice-présidente de la Société d'économétrie, elle déclina l'offre en disant qu'elle ne pouvait pas faire partie du comité de rédaction d'une revue qu'elle ne pouvait pas lire.

Dans les années 1960, elle fut une actrice majeure de la controverse néocambridgienne aux côtés de Piero Sraffa. Parmi ses étudiants: Amartya Sen et Joseph Stiglitz ont remporté le prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel. Stiglitz, dans ses notes autobiographiques pour la Fondation Nobel, décrit leur relation comme « tumultueuse » et Robinson comme peu habituée au « genre d'attitude interrogative d'un étudiant américain effronté ». Dans ses propres notes autobiographiques, Sen décrit Robinson comme « totalement brillante mais vigoureusement intolérante ». Joan Robinson n'a jamais reçu de « prix Nobel » pour sa contribution à l'économie, Rachel Reeves l'a décrite comme « l'économiste la plus célèbre à ne pas

avoir reçu le prix Nobel ». La réticence du comité à l'égard de Robinson peut s'expliquer par son soutien explicite aux politiques économiques de Mao en Chine, par sa rébellion contre la théorie néoclassique ainsi que par le sexisme au sein du comité.

Principaux ouvrages et articles de Joan Robinson :

– *The Economics of Imperfect Competition*. (1933), [*Economie de la concurrence imparfaite*], Paris, Dunod, 1975.

– *Essays in the theory of employment* (1937), Macmillan London, [*Essais sur la théorie de l'emploi*, Paris, PUF, 1948].

– *An Essay on Marxian Economics* (1942), 1966, The Macmillan Press Ltd. [En français: *L'Économie de Marx* Paris, Dunod 1971]; *Essai sur l'économie de Marx*, traduction et préface de Ulysse Lojkine. Éditions sociales 2022.

– « La fonction de production et la théorie du capital », *Review of Economic Studies* (1953).

– *The Accumulation of Capital* (1956), [*L'accumulation du capital*, Paris, Dunod 1972].

– *Essays in the Theory of Economic Growth*, Macmillan London 1962.

– *Economic Philosophy*, Penguin Books, 1962. [Traduction en français *Philosophie économique*, 1967, Gallimard. *Essai sur le progrès de la pensée économique.*]

– *Hérésies économiques: quelques questions désuètes en théorie économique*, 1971, Basic Books, New York; [en français, Calmann-Lévy, 1972].

– *Contributions à l'économie contemporaine*, avec Eatwell (1978) (1980) Basil Blackwell, Oxford. [En français, *L'Économie moderne*, Economica, 1984].

– *Aspects of development and under development* (Cambridge 1979), [traduction française, Alcouffe, *Développement et sous-développement*, Economica, 1980.

Bibliographie

– Dostaler, G, « Joan Robinson, rebelle à toutes les orthodoxies », *Alternatives économiques*, n° 224, avril 2004.

– Emani, Zohreh, « Joan Robinson » dans Robert W. Dimand et al. (éd.), *Un dictionnaire biographique des femmes économistes*, Edward Elgar, 2000.

– Grellet G. « Joan Robinson », *Économie appliquée*, tome 38, 1985, n° 2, p 369-374.

– Harcourt, G (dir), *L'Économie rebelle de Joan Robinson*, Paris, L'Harmattan, coll « L'esprit économique, Krisis » 2001.

– Marcuzzo, MC, Pasinetti, L. et Roncaglia, A. (éd.), *The Economics of Joan Robinson*, New York, Routledge, 1996.

– Pasinetti, L. « Robinson, Joan Violet », *The New Palgrave: A Dictionary of Economics*, v. 4, p. 212- 217, Macmillan. 1987.

